G37.

Les Éditions des Humbles

Edmond ADAM. — *Le Néostiche et le Verbe intégral*	2 »
— *Nuita ou les Amours d'Euryale*, proses, avec bois gravés par Lucien Jacques	6 »
George ADRIAN. — *Les Trente-et-Gloire*, roman	6 50
Claude AVELINE. — *Moïène*, avec deux compositions originales de Steinlen.	2 »
— *L'Homme de Phalère*, apologues	*épuisé*
— *L'Eau ruisselle de toutes parts*, apologues	*épuisé*
Jean BALAT. — *Lenopo le fou*, légende contemporaine	1 50
Maurice BATAILLE. — *Le Chapeau de Velours*. (1re édition 1913, *rare*)	2 »
— *Le Chapeau de Velours*, poèmes (2e édition)	*épuisé*
— *La Cité des Humbles*, poésies, suivie des *Chansons pour ne pas pleurer*.	*épuisé*
R. BONISSEL. — *Quatre nirvanas*, études	3 »
Remi BOURGERIE. — *Graines dans le Vent*, poèmes	3 50
Georges DAVID. — *Bérengère*, étude pour servir à l'histoire de ceux qu'on ignore.	3 »
René DAX. — *Par les grandes routes*, poèmes	3 »
ERMENONVILLE. — *Miettes d'Histoire*	2 »
Fernand FERRE. — *Lazza*, bois de A. Daenens	4 »
GARRIGUE GARONNE. — *La Chaîne aux Anneaux brisés*, poèmes	3 »
A.-M. GOSSEZ. — *Henry Chapront, Aquatintiste*. XXXIII Illustrations	12 »
Henri GUILBEAUX. — *Kratskremt*, avec neuf bois gravés, par A. Daenens.	12 »
Hélène HARDANT. — *.....cailloux blancs*, poèmes	4 »
R.-M. HERMANT. — *La Traînaille*, poésies, ballades et chansons	2 »
Lucien JACQUES. — *Choix de poèmes*, avec bois gravés au canif	3 »
Pierre LARIVIÈRE. — *Au temps des sous-hommes*	4 50
LAZARE. — *Anarchie*	*épuisé*
Marcel LEBARBIER. — *Poussières*, poèmes	*épuisé*
— *Malgré les Dieux vains*, poèmes, ornés d'un bois gravé de Frans Masereel.	3 »
Fernand LEPRETTE. — *Jules Leroux*, l'homme, le poète, le romancier.	2 »
G. LE REVEREND. — *Fables et Poèmes*, avec trois images de André Hardy	2 »
André LORULOT. — *E. Armand*, son évolution, sa philosophie, son œuvre.	2 »
Henry MALOT. — *Forceries*, poèmes	3 »
Léon MEUNIER. — *Essai de Catéchisme*	2 »
Gustav MEYRINK. — *Golem*, extraits traduits par M. Schoonheyt	4 »
Marcel MILLET. — *Seuils*, poèmes, avec quatre bois gravés de Lucien Jacques.	3 »
Paul MORISSE. — *Edouard Dujardin*, étude critique	1 »
Louis PIERRE. — *La Logique du Catholicisme*	5 »
Joseph RIVIÈRE. — *Villégiature d'âme*, nouvelle	3 »
Charles ROCHAT. — *Insectines*, poèmes	2 »
Han RYNER. — *Le Livre de Pierre*. Illustrations de G. Belot	*épuisé*
Jean-Paul SAMSON. — *Images lyriques*, suivies de *l'Evasion difficile* et de *Premiers vers d'exil*, préface de Maurice Wullens	2 »
Ernst TOLLER. — *Poèmes de la Prison*, traduits par Alzir Hella et O. Bournac.	12 »
— *Hinkemann*, tragédie traduite par J.-P. Samson	6 »
Théo VARLET. — *Epiloques et souvenirs*, poèmes	3 »
Georges VIDAL. — *Sur-Feurs, bougade provençale*	6 »
— *Jules le Bienheureux*. 35 bois gravés par G. Delatousche	6 »
Walt WHITMAN. — *Le Panseur de plaies*	*épuisé*
Maurice WULLENS. — *Profils de Flandre... et d'ailleurs*	*épuisé*
— *La Littérature et la Guerre*, trois études critiques	*épuisé*
— *Pages de mon Carnet*, souvenirs de voyage, de campagne et de captivité	10 »
— *Littérature et Pognon*, avec une lettre-préface à Marcel Sauvage	2 »
— *En marge d'un feuilletonniste* (réponse à Beraud)	3 »
LES HUMBLES : *cinquième série* (1919-20)	20 »
— *sixième série* (1921)	15 »
— *septième série* (1922)	15 »
— *huitième série* (1923)	15 »
— *neuvième série* (1924)	15 »
— *dixième série* (1925)	20 »
— *onzième série* (1926)	20 »

Le Directeur-Gérant : M. WULLENS.

La Laborieuse, 7, rue du Gros-Anneau, Orléans

C. FREINET

UN MOIS
avec les Enfants russes

Bois gravés de E. LAGIER-BRUNO



Édition
de la Revue littéraire des Primaires
LES HUMBLES
Cinquième et sixième cahiers de la 12e série
Mai et Juin 1927

Prix : 3 *francs.*

LES HUMBLES

Revue littéraire des Primaires

paraissant par Cahiers mensuels de 32 pages au moins

Directeur : MAURICE WULLENS

ABONNEMENTS D'UN AN :

France . . . . . 20 francs — Étranger. . . . . 25 francs

— Les abonnements partent du 1er de chaque mois.
— Toute personne qui nous procurera 5 abonnements aura droit au service gratuit.
— Adresser toute correspondance : lettres, livres, revues, etc., à M. Maurice Wullens, 4, rue Descartes, Paris (Ve).
— Adresser les envois d'argent à Maurice Wullens, 4, rue Descartes COMPTE COURANT POSTAL 380-70 PARIS.
— Joindre un timbre de 0 fr. 50 à toute lettre nécessitant une réponse.
— Les manuscrits ne sont pas rendus.
— Les auteurs sont seuls responsables de leurs œuvres.
— La reproduction des œuvres insérées n'est permise qu'avec indication d'origine.
— Il sera rendu compte de tous les ouvrages envoyés en double exemplaire.
— Des exemplaires de la Revue sont laissés aux collaborateurs avec rabais de 25 %.

DÉPOT GÉNÉRAL POUR LA LIBRAIRIE : 84, boul. St-Michel, PARIS (Ve)

BULLETIN D'ABONNEMENT (1)

Je, soussigné, déclare souscrire un abonnement d'un an à la Revue littéraire Les Humbles, à partir du_____

Ci-joint le montant (vingt francs pour la France, vingt-cinq francs pour l'étranger), en mandat poste ou chèque postal.

Signature :

Nom :_____

Adresse :_____

(1) A détacher et à renvoyer accompagné d'un mandat ou d'un chèque libellé au nom de M. WULLENS Maurice, 4, rue Descartes, Paris 5e. (Compte courant postal n° 380.70, Paris).

Cahiers nos 5 et 6. Douzième série Mai-Juin 1927.

Les Humbles

Revue Littéraire mensuelle des Primaires

Fondée à l'École Normale d'Instituteurs de Douai par Maurice Bataille, Marius Daillie, Alexandre Desvachez, Henri Namur, Florimond Wagon et Maurice Wullens. Le premier cahier parut à Roubaix en octobre 1913. La guerre arrêta son essor. Desvachez et Wagon furent tués à l'ignoble boucherie.

Les Humbles reparurent à Paris, sous la direction de Maurice Wullens, à partir du 1er Mai 1916.

Depuis leur reparution, ils ont publié les œuvres de :

Edmond Adam, P. Adam-Cox, George Adrian, E. Armand, Claude Aveline, André Baillon, Maurice Bataille, G. Belot, V. Bonnans, Rémi Bourgerie, A. Brun, Paul Colin, M. Daillie, M. Dalleré, Georges David, A. Delemer, J.-L. Delvy, Paul Desanges, E. Donce-Brisy, Edouard Dujardin, Renée Dunan René Edme, L. Emery, Florent Fels, F. Ferré, Garrigu Garonne, Génold, E. Goldenberg-Cahen, Ivan Goll, A.-M. Gossez, Henri Guilbeaux, G.-P. Guinegault, R.-M. Hermant, P.-C. Jablonski, Lucien Jacques, Ker-Frank-Houx, G. de Lacaze-Duthiers, P. Larivière, Lazare, Marcel Lebarbier, Philéas Lebesgue, C. Le Maguet, F. Leprette, G. Le Révérend, André Lorulot, M. Martinet, Emile Masson, G. Maurière, Camille Le Mercier d'Erm, Marcel Millet, André Mora, Roger Pillet, J. Quesnel, Tristan Rémy, Joseph Rivière, Ch. Rochat, Romain Rolland, Han Ryner, Jean de Saint-Prix, Pierre de Saint-Prix, J.-P. Samson, Marcel Sauvage, J.-M. Thomas, Ernst Toller, Théo Varlet, Walt Whitman, Maurice Wullens, Francis Yard, Stefan Zweig, etc., etc.

Il faut les lire et les aider. Pour cela :

1° Abonnez-vous.
2° Trouvez-leur d'autres lecteurs, d'autres abonnés.
3° Achetez et faites acheter leurs éditions.
4° Participez à leur souscription permanente.

AVERTISSEMENT

En août 1925, quelques instituteurs des divers pays d'Europe furent invités, par leurs collègues russes, à un voyage d'étude en Russie soviétique.

Des relations de voyage à l'usage des éducateurs ont paru dans divers journaux pédagogiques.

J'ai pensé que nos grands élèves, ceux qui commencent à s'intéresser à l'organisation sociale — à l'école ou dans la vie — ne devaient pas être oubliés.

Je leur dédie aujourd'hui ce modeste compte rendu.

C. F.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Il a été tiré de cette brochure
26 exemplaires sur papier de luxe
numérotés de A jusqu'à Z
et
1.000 exemplaires ordinaires non numérotés



Un mois avec les Enfants russes

Depuis cinq jours déjà, je voyage.

L'express qui m'emportait de France a franchi les frontières. J'ai traversé l'ancien front de guerre, où j'ai cru reconnaître certains profils de terrain mémorables et des chemins creux où je me suis tapi. Sept ans après le désastre, cette zone triturée est encore jalonnée de tas de ferrailles et les lignes d'arbres morts dressent sur le ciel brumeux leurs grands bras désespérés.

Ils sont morts, mais, autour d'eux, pousse, verte et solide, la nouvelle génération.

∴

Frontière, douane et passeports... Frontière, douane et passeports... Frontière, douane et passeports... Car c'est loin, la Russie.

Durant trois jours, nous ne voyons que ciel et eau. Le bateau qui, sur la Baltique, nous emporte de Stettin à Léningrad (1), nous balance monotonement. Il semble parfois piquer du nez, mais se redresse aussitôt par-dessus les vagues écumantes.

D'autres bateaux passent, îlots de vie un instant entrevus. Là-bas, à gauche, loin, la côte de l'île Gotland apparaît .. Le lendemain, c'est celle de Dagoe, à notre droite. Enfin, le golfe de Finlande nous prend entre ses deux rives qui nous accompagnent jusqu'à Cronstadt.

∴

Voici Cronstadt hérissé de mâts et de cheminées de bateaux, Cronstadt fortifié devant lequel des cuirassés font la navette. Là-bas, tout au fond du golfe, les premières usines de Léningrad noircissent le ciel et nous disent d'avance qu'il y a encore dans ce pays une vie intense.

Nous entrons dans la Néva. La brume et la pluie rendent le rivage gris et triste.

Mais nous approchons: tout s'anime. Nous glissons devant un chantier populeux au bord du fleuve. Sur l'abri en bois flotte le drapeau rouge et le portrait de Lénine est suspendu au-dessus de la porte. Quelques enfants jouent çà et là, à califourchon sur les poutres ou couchés dans le sable. Ils agitent longtemps, longtemps leurs petites mains pour nous saluer.

Le fleuve s'encombre. Des barques au repos se balancent à côté de gros cuirassés décolorés. Les ouvriers s'arrêtent pour regarder curieusement le bateau qui vient d'Occident.

(1) Léningrad, ville de Lénine (chef de la Révolution russe), autrefois « Pétrograd », sur la Néva.

Et voici Léningrad, l'ancien Saint-Pétersbourg, dont on aperçoit tout d'abord les coupoles d'églises. Quelques rares flèches s'élèvent. Mais on voit davantage de vastes coupoles circulaires ou demi-circulaires, toutes dorées, surmontées de croix d'or immenses où brillent des diamants.

Des palais somptueux longent le fleuve, sur le fronton desquels on lit ces inscriptions pour nous inattendues: *Soviet de la Flotte*, *Palais du Travail*, etc.

De larges avenues débouchent perpendiculairement sur les quais, et on distingue au passage de grandes maisons délabrées, aux fenêtres béantes, s'ouvrant sur des rues où l'herbe pousse autour des flaques. Car la guerre est passée par là : la guerre tsariste d'abord, puis la résistance acharnée des révolutionnaires aux armées blanches qui voulaient rétablir en Russie *l'ordre* traditionnel ; puis le blocus mondial dont l'étreinte commence à peine à se desserrer, et qui rend la vie et la reconstruction parfois si difficile.

Mais patience : tout travaille et la vie renaît.

∴

Quelle minute émouvante!

Nous approchons du débarcadère noir de monde où nous distinguons déjà les drapeaux et les bannières aux grandes inscriptions en lettres d'or. Et par-dessus le brouhaha du bateau agité on croit entendre le son d'une musique aimée. C'est bien cela: l'*Internationale* résonne maintenant et domine tous les bruits du bord.

Ils sont là aussi les enfants vos camarades, porteurs de bannières. Ils ont la place d'honneur sur le débarcadère. Et nous savons gré à nos camarades russes d'avoir su nous plonger ainsi, dès notre arrivée, dans

le milieu que nous aimons : celui des enfants de la nouvelle République.

Nous voilà donc dans une grande ville de ce pays mystérieux qui a osé changer les bases de son gouvernement, de ce pays dont on dit tant de bien et tant de mal, que les uns dépeignent comme un paradis, d'autres comme un enfer.

Nous traversons difficilement la foule qui, toujours, se resserre sur nous. Car ils sont tous venus, avec leurs costumes usés d'ouvriers : des hommes avec de vieux pardessus élimés et des casquettes prolétariennes, des paysans à longue barbe roussâtre, coiffés d'un vieux bonnet fourré sous lequel apparaissent les cheveux longs. Un enfant a un gros pardessus en peau de mouton dont les manches trop longues pendent au bout des mains. Les femmes ont la tête enserrée dans de grands mouchoirs rouges ou gris. Quelques ouvriers et employés ont mis, pour la circonstance, la blouse à la Tolstoï des grandes cérémonies.

Des enfants vont pieds nus, car les chaussures sont très chères ; et on garde les bottes pour les longs mois d'hiver, de neige et de gel. Les paysans ont les jambes prises dans des bandes mal roulées et les pieds dans des sabots de paille tressée.

Mais quelle fierté nouvelle transfigure cette foule terne ! Le vieux paysan nous sourit ; des ouvriers nous interpellent ; les enfants nous suivent enthousiasmés.

Et nous allons le long du quai ; nous traversons un pont d'où nous découvrons d'immenses perspectives.

Les rues ont la même animation que celles de nos villes occidentales : les trams circulent, pressés ; il y a pourtant moins de gens endimanchés et de nombreux magasins sont encore rideaux baissés, comme morts.

On voit très peu d'automobiles, mais beaucoup de fiacres décolorés et boueux attelés de solides chevaux.

Un cocher vénérable les guide enroulé dans une sorte de grand manteau, comme une robe de chambre. Et sur ces petites voitures étroites s'entassent bagages et voyageurs.

Et défilent aussi, calmement, à la queue-leu-leu les charrettes paysannes revenant du marché.

Tout cela donne à la ville une figure originale et, pour nous, un peu vieillotte.



La rue s'anime davantage à mesure que nous nous enfonçons vers le centre de la ville. Des enfants, des femmes passent, portant sur la tête un large plateau où s'alignent ingénieusement des prunes, des pommes ou des tomates. Ils posent au bord du trottoir le tabouret circulaire qui est suspendu à leur bras, et, là-dessus, exposent leur étalage. Les acheteurs sont assez nombreux. Mais les enfants s'arrêtent de préférence devant le marchand de graines de tournesol, accroupi au coin d'une rue près de son sac de graines.

Pour quelques kopeks (1) ils ont un plein verre de ces graines qu'ils grignoteront longuement en allant faire leurs commissions. Ou bien ils regardent l'étalage de la marchande de gâteaux. Mais ces gourmandises sont chères, et on se contente souvent d'acheter une grosse tranche de pastèque dans laquelle on mord à belle dents.

La nuit vient. Des gardes rouges (2) rejoignent leur caserne, imposants dans leur ample capote qui leur descend jusqu'aux talons. Un groupe de jeunes pionniers (3), portant la cravate rouge — insigne de leur association — retourne d'une promenade, tambour battant.

Le remue-ménage s'éclaircit. Et on ne voit bientôt plus passer, sur la large et profonde perspective chichement éclairée, que quelques cochers attardés et les tramways sonores.

---

(1) Kopek : 1/100e du rouble, vaut actuellement environ 0 f. 10.
(2) Gardes rouges : soldats de l'armée rouge de Russie.
(3) Pionniers : grande organisation des enfants russes, analogue à celle des boy-scouts.

UN SYMBOLE :

Tzarkoje-Selo, séjour du Tzar, est devenu Detzkoje-Selo, séjour des enfants

Nous ne pouvons vraiment pas quitter Leningrad sans visiter, à 12 kilomètres de la ville, cet admirable Tzarkoje-Selo, séjour d'été des anciens tzars, aujourd'hui tout peuplé d'enfants.

Il fait encore le même temps gris et brumeux, dont les habitants semblent fort peu se soucier. Nous traversons des places d'une animation intense, le marché où s'entassent pastèques, tomates et pommes ; et les charrettes maintenant vides s'en retournent vers la campagne.

Nous les dépassons toutes, nous, avec nos vieux autos qui cahotent étrangement sur le pavé troué de la route. Les roues éclaboussent et salissent tout lorsqu'elles s'enfoncent dans les flaques d'eau. Les fines gouttes de pluie, poussées par le vent, nous pénètrent et nous font frissonner.

La chaussée s'allonge, droite et bordée d'arbres déjà jaunissants. Les champs ont pris une teinte d'hiver : les javelles de blé sont pourtant encore dressées en petits gerbiers ébouriffées ; les choux, les pastèques émergent çà et là, de l'incolore étendue.

On ne traverse aucun village ; ou plutôt les villages se donnent la main tout au long, de Léningrad à Detzkoje-Selo. Les maisons s'alignent, tantôt d'un seul côté, tantôt des deux côtés de la route, retirées

prudemment à quelques mètres de la chaussée pour n'en pas recevoir les éclaboussures ; maisons toutes semblables, bâties sur pilotis, dont les murs sont faits de solides rondins réguliers, aux joints bourrés de feutre. Les toits sont presque tous de tôle peinte, rarement de chaume.

Vieilles maisons de paysans malheureux, croirait-on. Mais voilà justement des chantiers de construction : les beaux rondins blancs s'entrecroisent sur les pilotis, et la maison neuve ressemble comme une sœur à ses voisines. C'est que, voyez-vous, chaque climat, chaque sol veut des habitations, des mœurs, des costumes particuliers. Et ce n'est jamais par comparaison que nous devrions apprécier le bien-être ou les malheurs d'une vie.

D'ailleurs, derrière les rideaux des fenêtres soigneusement closes, on devine les mêmes destinées de travail, de joie et de peine. Une femme sort, tout empaquetée dans de grands châles ; elle va, en pataugeant, tirer de l'eau à la pompe derrière la maison. Deux enfants, pieds nus dans la boue, figure vermeille et hâlée, s'arrêtent pour nous regarder passer et nous appellent en gesticulant. Je me retourne et je les vois courir en riant derrière deux oies presque aussi grandes qu'eux.

Nous allons toujours, doublant ou croisant les interminables files de charrettes. Au bruit pétaradant de notre auto, des pourceaux se sauvent et heurtent bêtement les barrières ; les canards effarouchés se dandinent, agitent un peu leurs ailes, et lancent dans l'air gris leurs ga !... a !... ga !... a !...

∴

A l'entrée du parc, le carrefour nous présente des allées longues et noires, que croisent d'autres allées.

Plus de maisons de paysans au bord des routes ou derrière les haies ; rien que le parc rustique. Car les tzars n'aimaient pas voir près de leurs luxueuses demeures les paysans déguenillés et miséreux.

A un détour surgit le château, brillant d'un blanc laiteux à la clarté brumeuse du ciel. Nous pénétrons dans la zone vivante : au bord de la route, des mamans regardent jouer leurs bébés, et, autour du lac ombreux, d'autres enfants se poursuivent sur le gazon.

Les jolies maisons de campagne disséminées dans le parc sont aujourd'hui occupées par les enfants : là, c'est un sanatorium où nous admirons la propreté des locaux et l'intelligence des soins donnés à de petits malades ; plus loin, devant un bâtiment spacieux, nous regardons jouer, chanter, danser, manger, d'autres enfants qui étaient affaiblis et avaient besoin d'une bonne cure pour se fortifier ; une école est en remue-ménage : on peint des portes, des tables, on frotte, on brosse, on hâte le nettoyage car c'est demain la rentrée des classes ; garçons et fillettes se croisent ; quelques parents les accompagnent, et c'est avec exubérance qu'on vient se faire inscrire ou qu'on reprend contact avec les camarades et les éducateurs.

Krasnaja Slavianka

Le soir approche et nous voulons visiter une école perdue dans la campagne Krasnaja Slavianka, la « Slavie rouge ».

La pluie a recommencé de tomber.

Nous nous égarons à plusieurs reprises dans un dédale d'avenues. Lorsque nous apercevons quelques

paysans suivant leur lourd chariot nous nous arrêtons, et nos guides demandent :

— L'école Krasnaja Slavianka ?

Les avis sont partagés ; l'un montre le nord, l'autre le midi ; nous consultons en vain la carte... Mais tous les chemins mènent à Rome...

Les autos nous transportent, intrépides et affolés. En ligne droite, ils crépitent comme s'ils allaient éclater ; ils ralentissent à peine dans les tournants boueux, et l'arrière-train s'en va dans le fossé.

Enfin !... Au bord de la route, trois enfants de douze à treize ans nous attendent. Ils sont pieds nus dans la boue, tête nue, rustiquement vêtus d'un pantalon et d'un bourgeron de toile bise. Ils nous accueillent avec le sourire de toute leur large figure confiante et émerveillée. Ils s'accrochent à notre auto, au risque de le faire verser, et nous conduisent à l'école.

Les classes n'ont pas encore repris dans ce bâtiment où, durant l'hiver, les élèves lisent des livres, écrivent ou dessinent. Le fruit de leur activité est pourtant là, dans ces salles spacieuses et claires, et retient longuement notre curiosité.

Aux murs sont fixés des centaines de dessins, des affiches, des diagrammes (1) ; sur une table sont exposés des travaux plus compliqués : des comptes rendus d'excursions, des compositions collectives, bien illustrées, quelques-unes même cartonnées et ornées d'une couverture rutilante. Dans la salle de travail manuel, nous inspectons les jolis petits ustensiles et les jouets fabriqués durant l'année qui finit.

(1) Les diagrammens sont la représentation graphique, par des lignes ou tous autres signes, des nombres d'une statistique, de telle sorte que la comparaison — objet de cette statistique — saute immédiatement à la vue des illettrés eux-mêmes.

Mais l'école est vide encore. Partons à la recherche des enfants.

Nous passons à travers champs, en suivant péniblement les sentiers détrempés et glissants. Les choux sont verts et noueux, mais les carrés de tomates sont dévastés déjà par le froid et la pluie ; les plants en sont secs et noirs, et les dernières tomates pendent, pâles et fanées.

Voici enfin trois bâtiments au milieu des champs. Là vivent, nous dit-on, deux cent cinquante enfants de douze à quinze ans, orphelins ou abandonnés. Ils erraient par les rues, sans pain, sans travail, sans appui. Vous savez bien ce qu'ils seraient devenus.

Mais on les a recueillis ; on les a conduits dans ces champs incultes faute de bras ; on a mis à leur dispo-



sition 130 déciatines de terres (1), bois et friches. De plus, l'Etat alloue à l'école 22 roubles par an et par élève (soit à ce jour environ 350 francs). Les enfants vivent en commun ; ils défrichent la terre, abattent les arbres, cultivent des légumes, en vendent même. Ils ont maintenant une vache et un cheval de labour. Tout cela appartient à la grande famille, à la « communauté scolaire ».

Mais ces enfants ne pensent pas qu'à leur vie matérielle ; ils ne sont pas de petites bêtes qu'on attellerait trop tôt à une tâche ingrate. Ils travaillent aux champs plusieurs heures par jour suivant l'âge ; et ils le font avec joie et conscience car c'est pour leur communauté qu'ils travaillent et qu'ils organisent leur vie librement. Ils continuent aussi à étudier.

Nous parcourons la forge, l'atelier de menuiserie, les dortoirs, les réfectoires, humbles mais propres. Puis nous nous rendons au Club.

« Club ! » Ce mot ne vous dit rien. C'est pourtant une chose essentielle dans la nouvelle vie russe. Un club là-bas, c'est un peu comme autrefois l'église dans votre village, le lieu où l'on s'assemble, où l'on entend la bonne parole, une musique reposante ; où l'on se trouve tous réunis enfin pour penser, pour vivre, pour coopérer à une œuvre commune.

Le club de cette colonie est justement dans une ancienne église ; le club a remplacé l'église. Voyons quelle est cette nouvelle vie, quelle est cette pensée commune qui, après le travail, réunit et élève tous les enfants.

***

Ils nous attendaient avec impatience et trouvaient

(1) 1 déciatine : mesure agraire de 1 hectare 0925.

que nous nous attardions beaucoup à examiner leurs champs ou leurs maisons.

Mais, dès que nous montons le petit escalier de bois qui mène au club, les applaudissements crépitent ; l'*Internationale*, jouée par l'orchestre de l'école, ramène sur cette foule émue un calme bouillonnant. Et les enfants immobiles, dans l'attitude figée d'un salut presque militaire, écoutent religieusement l'hymne révolutionnaire.

Pendant que, sur la scène, se prépare une gracieuse exhibition de gymnastique, je fais des yeux le tour de la salle. Le plafond est très haut, mais des drapeaux et des oriflammes rouges en garnissent la profondeur. Aux murs, se faisant face, deux portraits artistiquement encadrés par les élèves eux-mêmes : *Lénine*, le chef de la Révolution, et le savant allemand *Marx*, qui en a été le père spirituel (1) ; des affiches, des inscriptions en lettres énormes, un journal mural illustré que chacun peut lire à loisir durant tout un mois... (2).

Sur la scène, maintenant, les gymnastes évoluent ; et le piano marque la cadence. L'orchestre reprend ensuite et termine gaiement la représentation.

Un enfant nous salue ; c'est sans doute le Président de la communauté. Nous répondons pour dire notre joie de trouver, dans ce coin retiré au milieu des champs, des orphelins qui vivent ainsi d'une vie si pleine et si intelligente, qui se préparent avec tant d'ardeur à être des « hommes ».

La nuit vient ; mais nous ne sommes point libérés.

(1) Karl Marx, mort en 1883.

(2) Journal mural : Grande feuille de papier sur lequel le personnel d'une classe, d'une école, d'une usine, inscrit les faits saillants qu'on veut faire connaître, et qu'on laisse affichée durant tout un mois.

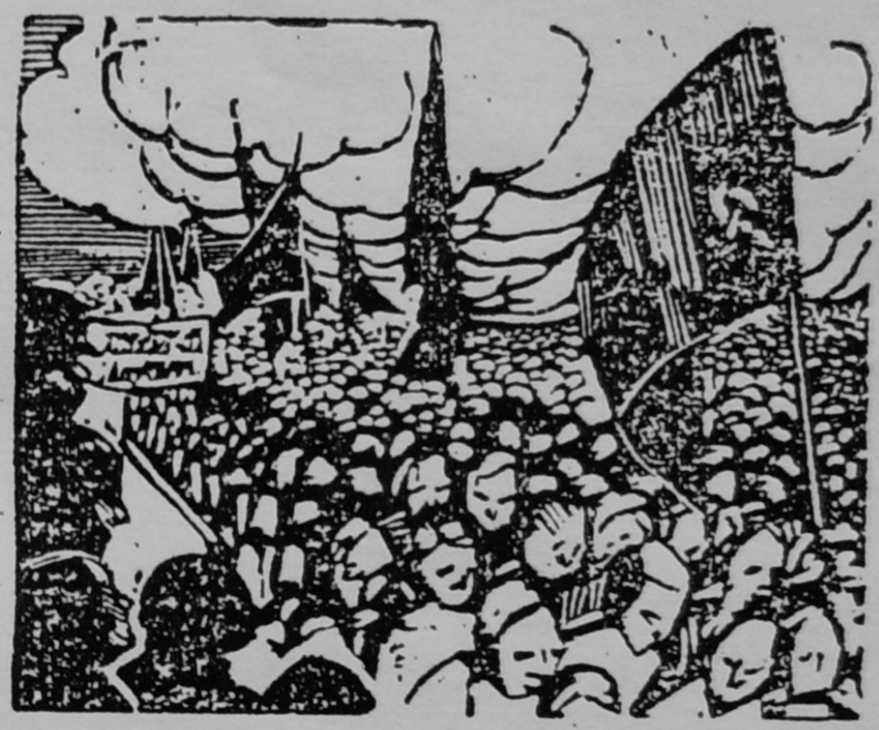
Les élèves nous barrent le passage: ils veulent se faire photographier au milieu de nous, sur le perron de bois de leur club, avec tout un encadrement de drapeaux, de bannières, de tambours et de clairons.

Déjà les chauffeurs font ronfler leurs autos ; un clairon sonne une sorte de rappel. Nous serrons les mains qui se tendent vers nous ; nous voudrions rester encore.

Mystérieusement, des mains attentionnées ont recouvert nos autos de fleurs et de verdure.

Il faut partir !

Nous nous éloignons en agitant nos chapeaux pendant que, devant le club hospitalier, la foule émue s'agite et crie un interminable « hourra ! ».



Un défilé à Léningrad

Le jour m'a réveillé dans ma belle chambre au troisième. Je me suis levé prestement, pour jouir d'une matinée de soleil doré.

Les avenues de la ville paraissent plus larges encore vues de ce belvédère ; et des hommes s'agitent, noirs et minuscules, comme des nains.

— Pararan ! Pan ! Paran !...

Déjà ! Un tambour bat ; je me penche à la fenêtre : Ce sont quelques Jeunes Communistes qui se pré-

parent pour la manifestation d'aujourd'hui. Ils s'avancent, bien alignés et marchant au pas. Deux jeunes filles portent une large bannière rouge où zigzaguent des lettres blanches... Ils se rapetissent et disparaissent dans l'éloignement de l'immense Perspective (1).

— Tarara ! Ra ! Ra !... sonnent les clairons.

Un groupe arrive, rouge et blanc ; on dirait des gymnastes en tenue. Et la bannière rouge les domine vigoureusement.

De tout jeunes enfants s'annoncent à la naissance de la rue. Ils ont tous, garçons et filles, le foulard rouge des Pionniers. Par instants, un tambour flegmatique roule quelques :

— Pan ! Pararan !...

Puis on n'entend à nouveau que le frétillement des pas.

Et s'avancent aussi de leur démarche lourde et traînante de travailleurs quatre ou cinq ouvriers accompagnant un drapeau. Leurs mains pendent très bas au bout de leurs bras, comme s'ils venaient de quitter seulement la truelle ou le marteau.

Des camions croisent ou dépassent les groupes. Ils portent des planches pour construire hâtivement quelque char, des rouleaux de papier pour les affiches ou des lambeaux d'étoffe écarlate. Les trams circulent comme à l'ordinaire, traînant parfois un wagon découvert tout enguirlandé.

C'est aujourd'hui la fête de la rue ; non pas la fête de quelques privilégiés qu'admire la foule dédaignée ; le peuple entier se prépare à célébrer le neuvième jour des Jeunesses Communistes ; et nous allons admirer le défilé imposant de la jeunesse de Léningrad.

(1) La Perspective Newsky, la plus belle avenue de Léningrad.

Pendant toute la matinée, les groupes les plus divers sont allés se masser au fond de l'avenue. Depuis des heures et des heures que se fait cet entassement, la rue est pleine à craquer.

C'est, de notre fenêtre, un spectacle grandiose et vraiment émouvant que ces milliers de jeunes gens qui s'agitent, se cherchent, se séparent fiévreusement. Une infinité de bannières et de drapeaux rouges les recouvre de leur frémissement.

Nous descendons à notre tour dans la rue ; nous suivons avec une aveugle confiance le flot humain qui se dirige vers la Place Ouritsky où va se faire le défilé.

C'est une place immense qu'encadre le tragique Palais d'Hiver des Tsars. C'est ici-même que, à maintes reprises, au cours de leur longue lutte contre l'oppression, les travailleurs de Saint-Pétersbourg se sont massés aussi, pour se faire charger par la cavalerie, pour se faire décimer par les balles... Mais aujourd'hui les fils de ces héros vont défiler là librement et avec un enthousiasme indescriptible.

On nous a réservé une place à la tribune officielle, large et simple estrade de bois qui a été élevée là au lendemain de la Révolution.

On voit, sur les gradins inférieurs, au bord même de la tribune, les Présidents des Soviets — comme qui dirait les Maires des villes. Il y a même un Commissaire du Peuple — un Ministre, quoi ! — le petit père Kalinine. Il est en bas, à la partie la plus avancée de la tribune, sa tête de vieux paysan émergeant à peine au-dessus des planches. Car Kalinine est un paysan, un paysan très instruit, certes, et qui a prouvé sa valeur de chef. Mais il ne dédaigne pas pour cela les paysans ses frères et se fait un plaisir, lorsqu'il

prend de courtes vacances dans son village, de faucher, de bêcher et de moissonner, lui, le Ministre de l'U. R. S. S. (1).

Nous sommes pourtant à l'aise sur cette tribune, car il y a à côté de nous les secrétaires de tous les Syndicats ouvriers de Léningrad, hommes et femmes sobrement vêtus de leur costume de travail, aux figures énergiques, aux grosses mains prolétariennes.

Au pied de la tribune, des ouvriers font une sorte de garde d'honneur et inclinent les drapeaux et les emblèmes jusqu'à la foule des manifestants.

∴

A perte de vue, l'avenue est comme une forêt mouvante, blanche, noire et rouge. Mais la place Ouritsky est encore vide ; la tête du défilé débouche maintenant de la rue.

Voici de jeunes ouvriers, musique en tête. Ils marchent en rangs serrés et au pas, comme à la parade. A hauteur de la tribune, le dirigeant du groupe agite sa casquette, se retourne vers ses camarades et tout le groupe salue d'un « hourra ! » vigoureux, qui fait vibrer la place. Tous ces adolescents agitent leur casquette et un deuxième hourra plus formidable encore sort de leur poitrine :

— Pour Kalinine ! Hourra !

De jeunes ouvrières leur succèdent, se tenant par le bras. Le même hourra ! jaillit, plus désordonné et plus clair, mais qu'on sent si chaudement enthousiaste. Elles traversent la place et s'en retournent vers leur quartier.

Une corbeille d'enfants : ils sont serrés sur un

(1) U. R. S. S. Union des Républiques Socialistes Soviétiques, nouveau nom de la Russie.

camion, tout de blanc vêtus, et se réjouissent de ce spectacle grandiose en chantant leurs hourras.

D'autres groupes encore, dominés toujours par les drapeaux et les bannières et acclamant les délégués avec la même vigueur ; des sections de Jeunes Pionniers, le foulard rouge autour du cou ; des grappes d'enfants tassés dans des charrettes, dans des voitures, dans des camions, et venus de tous les environs, de Poutiloff (1) et de Detskoje Selo.

Jamais je n'avais vu tant d'enfants, et surtout tant de jeunes gens joyeux de participer à un défilé splendide, de voir s'agiter sous leurs yeux : groupes humains, drapeaux vivants sur la foule, véhicules débordants qui semblent eux aussi avoir une âme.

∴

Il en défile ainsi des milliers et des milliers !

Mais qu'est-ce ? On dirait une mascarade de carnaval.

Ce sont des chars symboliques qui, pour nous aussi, « illettrés » de la langue russe, sont un enseignement pittoresque et suggestif.

Sur l'un d'eux, des forgerons aux manches retroussées font rougir le fer pour le battre prestement de leurs mains nerveuses. Le marteau, sur l'enclume, résonne clair comme dans le village l'atelier du forgeron, et ce geste et ce son disent à tous le triomphe du travail forgeant la société libre de l'avenir.

Une grosse charrette est chargée de gerbes dorées comme si elle rentrait des champs, le soir au crépuscule. Les paysans, le front auréolé de blonds épis, tendent leurs mains calleuses aux ouvriers de la

(1) Poutiloff : Grandes usines aux environs de Léningrad.

ville : « L'union des travailleurs de l'usine et des champs fera notre bonheur commun ».

Sur un camion, un adulte se penche avec obstination sur un gros alphabet ouvert devant lui ; un jeune ouvrier cherche des livres à la bibliothèque. Une immense inscription dit la volonté ferme d'instruire la masse du peuple : « C'est aujourd'hui le neuvième jour des Jeunesses Communistes, le dixième jour ne verra plus d'analphabètes ».

D'autres chars encore passent, encadrés de groupes toujours aussi enthousiastes. Et la foule, dominée par la mer mouvante des bannières, apparaît sans cesse, compacte et vibrante, au débouché de la rue.

∴

Il nous faut partir, car nous désespérons de voir la fin de ce défilé monstre. La rue est toujours pleine à craquer — comme en plein midi.

D'où sort donc toute cette jeune foule ?

A la tombée de la nuit, le défilé n'était pas encore terminé ; les groupes n'étaient pas encore tous passés devant cette tribune.

« Il défile aujourd'hui 120.000 jeunes, nous disaient négligemment les guides. Mais nous avons vu des défilés ouvriers combien plus imposants... Tenez, à l'enterrement de Lénine, à Moscou..., c'était indicible... ; on aurait cru qu'il y avait là tout le peuple russe !... »

MOSCOU

Toute la nuit, notre train a roulé entre Léningrad et Moscou. Nous dormons tranquillement sur nos couchettes, car les trains russes, qui parcourent d'immenses espaces, sont aménagés pour ces longs trajets. Le soir, on redresse les bas-flancs, et chacun s'allonge pour dormir.

Le jour point : les couloirs des wagons sont encore déserts. Je veux voir les paysages surgir de la nuit et la vie renaître autour des fermes et aux lisières des bois.

Humidité partout ! Une buée obsédante pénètre le feuillage des forêts. Nous longeons des clairières où les joncs émergent avec peine des marais. Un sentier en contre-bas accompagne la voie du chemin de fer ; une femme passe, pieds-nus, les souliers sur l'épaule, un panier au bras. Et ces pieds sur lesquels la boue des fondrières a fait un bracelet noir, ces chevilles que l'herbe ruisselante fouette au passage, nous font frissonner. Un enfant, tout empaqueté dans sa grosse peau de mouton, s'arrête pour regarder passer le train où quelques rares têtes, tôt disparues, se collent aux vitres des portières.

Quelques champs s'étalent sur un monticule. Des femmes emmitouflées sont immobiles au bord du chemin, surveillant leur troupeau de bœufs et de chevaux. Le soleil se lève, disque rouge derrière la brume, mais il éclaire toujours le même paysage de bois, de marais, et de champs maigres où paissent des troupeaux.

∴

Moscou !...

Remue-ménage sur le train, les dormeurs se frottent les yeux, écartent les rideaux et s'habillent en hâte, car on va voir Moscou sortir de la forêt.

Tout à coup, les bois deviennent des parcs ; les misérables cabanes se font coquettes maisons de repos ; voilà les innombrables coupoles d'or de Moscou. Là-bas, dominant tout, l'imposant *Kremlin* semble encore surveiller la région.

Et je pense à l'histoire de Moscou, telle qu'on nous l'a racontée :

Au XII[e] siècle, Moscou n'était que le *Kremlin*, dont nous verrons bientôt l'enceinte. C'était alors une simple forteresse de bois construite dans une clairière, au carrefour de routes importantes. La forêt mystérieuse était là aux portes mêmes, dont l'une d'elles s'appelle encore « Porte de la Forêt ».

Puis Moscou, sur la voie de la Moskowa s'enrichit et prospéra. Les fortifications de bois devinrent solides murs de pierres, découpés à la japonaise. On suréleva des tours ; les riches princes firent embellir leurs demeures rustiques ; on construisit d'imposantes cathédrales, toutes surchargées d'or et de pierreries.

Aujourd'hui encore, de la terrasse du Kremlin, on aperçoit tout autour la ville couleur de vieille pierre, hérissée de centaines de tours ou coupoles d'églises ; et, au fond, enserrant la ville, l'éternelle forêt, sombre et profonde.

∴

Une foule enthousiaste nous attend à la gare : enfants, sociétés, bannières, drapeaux, musiques, photographes — inévitables photographes.. — Des mains se tendent vers nous, énormes et nerveuses

mains de travailleurs ; les figures confiantes nous accueillent en frères.

Un secrétaire de Syndicat nous salue en français.

« J'ai travaillé longtemps en France ; je suis resté sept ans à une usine de P... Je connais votre travail et votre vie. »

A notre camarade portugais il dit : « Je parle espagnol, car j'ai travaillé quatre ans dans l'Amérique du Sud... N'y a-t-il pas d'Anglais ici ?... J'ai été longtemps aussi en Angleterre... »

Car, expulsés par le tsar, surveillés par tous les gouvernements, ces infatigables révolutionnaires russes allaient ainsi de pays en pays, vivant à grand peine — et souvent irrégulièrement — de leur seul travail. Ce sont eux qui, à la fin de la guerre, ont su orienter la révolte ouvrière et militaire ; et ils sont maintenant les guides incorruptibles de la société nouvelle.

∴

Les rues, en cette matinée de septembre, sont d'une animation extraordinaire. De longs chantiers bouleversent et repavent les rues. Fiacres, autos, charrettes, camions, trams s'entassent aux passages étroits et s'écoulent lentement. Devant les magasins aux devantures bien achalandées, les trottoirs sont noirs de monde. On se croirait sans peine dans une de nos fiévreuses villes occidentales si on ne distinguait, dans la foule, un curieux mélange de races et de types, depuis les hommes bruns et osseux comme des Espagnols et les femmes aux petites figures de bohémiennes jusqu'aux Tartares aux pommettes saillantes et aux Asiatiques petits et nerveux, aux yeux bridés.

La ville se resserre. Nous franchissons une première porte aux fines dentelures couleur de mousse.

Près de l'entrée, on voit briller, au fond d'une chapelle, les bougies qui gardent des icônes.

Une deuxième porte, puis l'immense *place Rouge*, devant le Kremlin. Une allée de verdure longe l'enceinte du Palais : c'est le cimetière des grands morts de la Révolution, devant lequel est posée une sorte de pyramide de bois, trapue, simple, forte, le *mausolée de Lénine*.

Une Ecole

L'auto longe la Moskowa aux eaux boueuses, franchit les portes des enceintes, suit des rues, puis d'autres rues, pour nous déposer enfin devant la porte d'une école.

La directrice seule vient nous recevoir, comme si la maison était vide. Ce n'est pourtant pas la réception habituelle aux écoles russes où les enfants se pressent volontiers autour de leurs éducateurs pour faire bon accueil aux visiteurs.

Mais un brouhaha de foule nous submerge à mesure que nous montons l'escalier. Nous n'avons plus besoin de guide : nous allons où nous appellent ces voix enfantines.

Pourquoi tout ce bruit? Est-ce jeu ou travail?

C'est aujourd'hui, 17 septembre, le troisième jour de classe dans les écoles de Moscou, et les enfants de cette école organisent librement leur vie et leur travail.

Ils sont tous là, réunis en assemblée générale. Seuls les plus petits, de huit à neuf ans, sont occupés dans la salle voisine, trop jeunes encore pour prendre les charges et les responsabilités de la société scolaire.

A notre arrivée, bien sûr, chacun se retourne et

regarde... Il y a dans la foule un petit instant de flottement; quelques enfants nous cèdent leur siège. Mais la présidente, une fillette de treize à quatorze ans, debout devant la table, continue froidement ses explications. Elle familiarise les nouveaux venus avec l'organisation scolaire, raconte comment sont nommés les *guides* des classes et le *Comité de l'école*.

Quelques mains se lèvent pour demander des précisions. C'est alors une institutrice qui répond, non pas pour « ordonner » de faire quelque chose, mais pour dire comment fonctionnaient et fonctionnent les organisations de *Pionniers*, les assemblées de classes, etc...

Un dernier mot de la Présidente :

« Maintenant, réunion dans chaque classe pour constituer les *Comités de classe*. Ces Comités de classe se réuniront ensuite ici même pour élire le *Comité de l'école*... Allez !... »

Et la foule bruyante et pépiante s'égaye.

Nous nous rendons nous aussi dans une classe pour assister aux discussions et délibérations d'où sortira l'organisation de la discipline et du travail.

Mais ici on n'est pas tout à fait d'accord! Ils sont là quelques passionnés qui voudraient parler tous à la fois. Gritka, maigre et nerveux, se démène à son banc, le bras levé, et pousse par instants un cri qui est un nom ou un appel.

La présidente provisoire qui, ici encore, est une fillette, voudrait bien faire taire ces bavards. Ses gestes n'y suffisent pas; alors elle siffle dans un sifflet à roulette un cri strident qui ramène quelques secondes d'apaisement.

Mais on ne sait sans doute pas trop ce qu'on veut. Gritka fait alors une proposition :

— Nommons une commission qui étudiera ce qu'il y a de mieux à faire ; puis nous rediscuterons.

Cette solution est agréée.

— Sonia, Sonia !... à la présidence !... crie-t-on de toutes parts.

La fillette ainsi acclamée proteste d'abord, puis se dresse humblement. La présidente lui cède la place, le cahier, le crayon et le sifflet.

— Allons ! des noms pour la commission !...

Les noms arrivent. Voilà maintenant la liste complète. On l'adopte ; et la foule s'écoule en se bousculant.

Dans la salle ainsi soulagée, vous auriez vu alors, groupés autour de la table, à genou sur les bancs, le corps penché sur la table même, les sept ou huit délégués, discuter nerveusement, tête contre tête, de l'organisation de leur classe.

Que font donc les instituteurs, direz-vous ? Peuvent-ils supporter tout ce bruit ; acceptent-ils ainsi tous ces tâtonnements ?

On a dit aux instituteurs de laisser faire les jeunes, de les laisser organiser librement leur travail et leur vie, afin qu'ils apprennent, non pas seulement à obéir à des ordres inexplicables, mais aussi à se commander.

Les instituteurs regardent cette vie d'un œil patient et bienveillant. Ils savent maintenant que ces discussions ne sont pas stériles ; que de l'effort commun sortira une nouvelle discipline et une volonté de travail décuplée.

Nous partons dans le brouhaha finissant des allées et venues d'enfants, convaincus de la valeur éducative et sociale de ce *self-governement* (1) dont nous avons vu ici l'organisation.

---

(1) *Self-governement* : gouvernement des écoliers par eux-mêmes, par le système des guides et des comités élus.

Les clubs d'ouvriers et d'enfants

Il tombe une pluie froide et pénétrante d'hiver. La nuit vient ; les ouvriers rentrent hâtivement chez eux et les premières lampes qui s'allument scintillent au milieu des places bientôt désertes.

Nous repartons visiter un « *club* » d'enfants.

Car, en Russie, les ouvriers de différents métiers ont leurs « clubs ». Ce sont des salles de réunion, presque toujours propres et spacieuses, parfois luxueuses, où ils lisent livres et journaux, discutent et s'instruisent.

Les enfants ont, eux aussi, un club dans leur quartier.

Celui-ci est riche et certainement un peu privilégié. Mais des centaines d'autres clubs, par toutes les villes, s'efforcent de réunir les enfants pour leur apprendre à aimer le beau et le bien, pour leur apprendre aussi à s'organiser et à se commander.

Deux enfants, comme deux petits portiers, sont assis devant une table dans le vestibule. Les voilà qui se dressent, non pas pour nous regarder ou nous saluer, mais bien pour examiner leur œuvre à distance, en clignant légèrement des yeux. Ils sont en train de dessiner une affiche pour une prochaine manifestation ; et déjà un jeune pionnier à cravate écarlate est planté au milieu de la page, à côté de son drapeau rouge.

Voici la salle du club. Des bancs autour des tables, beaucoup d'affiches aux murs, de ces affiches qu'on comprend sans les lire, tant les dessins en sont suggestifs. Il y a aussi des travaux d'élèves ; des dessins s'entassent sur les guéridons.

C'est un vrai petit palais d'enfant !

Ils sont là habillés bien modestement : les uns plongés dans leurs livres d'aventures ou de contes, d'autres feuilletant les albums d'un air distrait, quelques-uns enfin nous regardant simplement de leurs bonnes figures satisfaisantes et confiantes.

Ils viennent ainsi passer leurs soirées au milieu de leurs camarades, en compagnie des livres qu'ils apprennent à aimer ; ils travaillent selon leurs goûts en attendant que les parents retournent de l'usine et que le feu s'allume à la maison. Et c'est parce qu'ils se trouvent si bien dans leur club qu'ils y viennent avec une si étonnante régularité.

Dans la pièce attenante, deux institutrices, derrière une sorte d'étalage de beaux livres, échangent les ouvrages des enfants qui se présentent. Nous sommes fascinés par cette abondante littérature, par ces livres dont nous admirons les illustrations, faute d'en savoir lire le texte. Et nous sommes émus de voir cette richesse des yeux et de l'esprit non plus seulement à l'étalage d'un libraire, où seuls les riches peuvent y porter la main, mais là, à la disposition des enfants des travailleurs.



Le travail libre des écoliers

Nous devions visiter le lendemain une fort belle école. Non pas qu'elle fût resplendissante de lumière comme nous voudrions toutes les écoles ; mais elle était belle surtout par l'extraordinaire atmosphère de liberté, de travail et de vie qu'on y respire.

C'est une école du second degré que fréquentent 180 élèves de treize à dix-huit ans — garçons et filles — tous fils d'ouvriers ou d'employés.

Dans le large couloir d'entrée, un garçon d'une quinzaine d'années — le président du Comité d'Ecole sans doute — nous reçoit sans façon, en nous souriant de sa bonne figure épanouie. Le Directeur accourt, jeune et leste, et nous accompagne pour nous donner toutes explications avec son admirable talent de polyglotte.

Neuf heures du matin : les cours sont commencés ! Mais qu'est-ce donc ? Des garçons, des fillettes cir-

culent dans les couloirs, tout occupés à leurs discussions. Par une porte entr'ouverte, nous voyons dans une classe les élèves aller, venir, lire, écrire ; le professeur, assis près d'un élève, donne des conseils à voix basse. Serait-ce là cette terrible discipline bolchevique ?

Allons voir!

C'est pourtant bien une classe au travail dans le « Laboratoire de Mathématiques ». Seulement, les élèves y travaillent librement, selon le « Dalton Plan ». Aux murs, un programme préparé par les éducateurs indique le travail du mois ; chaque élève s'y emploie à son gré, à la seule condition d'avoir terminé la tâche en fin de mois. On travaille seul, ou à deux ou à trois ; on « copie » tout à son aise ; on va prendre des livres à la bibliothèque ou bien on se renseigne auprès du maître.

Et l'après-midi, de temps en temps, un professeur critique, en classe commune, les travaux effectués.

Travaux ! Car c'est bien cela ! Il ne suffit plus d'apprendre une leçon par cœur ou de copier hâtivement sur le voisin un devoir trop difficile. Il faut peiner à la besogne pour posséder parfaitement la matière étudiée.

Vous êtes-vous arrêtés parfois derrière des branchages pour admirer un rucher au travail ? Les ouvrières entrent et sortent, en désordre ; les unes regardent un instant le soleil clair et semblent chercher en pensée la route pour cueillir un meilleur nectar. Les autres, bien résolues, ne posent pas même leurs pattes grêles sur la planche du seuil, et s'envolent.

Désordre ! Liberté ! Oui ; mais travail aussi.

Ainsi butinent ces élèves.

∴

Une autre porte s'ouvre.

— Voici le « Laboratoire de Physique » !...

Aucun banc d'écolier ; quelques tables ordinaires, encombrées de livres et de matériel scientifique.

A gauche, trois élèves « étudient » l'accélération de la chute d'une boule sur un plan incliné. Ils font rouler la boule en chronométrant puis, tête contre tête, ils font quelques calculs compliqués — et recommencent la chute et le chronométrage. Ils recommenceront, non pas jusqu'à ce qu'ils « sachent » leur leçon, mais jusqu'à ce qu'ils aient compris parfaitement les rapports divers dont ils ont voulu se pénétrer.

Sur une large table de marbre, d'autres élèves font librement de semblables expériences, sérieuses, longues et patientes, qui développent et aiguisent leur entendement.

Mais un carillon sonne : Récréation ! La maison s'emplit de bruit et de vie.

∴

Dans un coin du couloir, la petite vendeuse ouvre maintenant son magasin coopératif. Et les enfants, avec un sérieux d'hommes, viennent y faire leurs emplettes.

∴

On a voulu à tout prix nous retenir à dîner et nous n'avons pas pu nous dérober à cette si cordiale invitation.

A la suite de quelques élèves, nous nous engouffrons dans le sous-sol où est installé le réfectoire. Les places sont toutes occupées ; mais bientôt quelques convives

ont fini leur repas et se dressent sans bruit. D'autres s'assoient; et, lorsqu'apparaît l'un des serveurs, ils lèvent le doigt sans un cri. Car tel est le règlement.

Non pas un règlement dicté par le Directeur qui, d'ailleurs, s'installe là avec nous à la table commune; mais celui qui a été établi et approuvé en réunion des élèves. Aussi, voyez comme tous obéissent gentiment à la loi qu'ils se sont donnée !

Il n'y a qu'une cuisinière adulte, qui est pour ainsi dire le professeur pour les trois élèves — garçons et filles — qui, à tour de rôle, viennent cuisiner et servir. Si vous les voyiez, en tablier blanc, nettoyer la table et apporter accortement les plats demandés !

On nous sert, à nous aussi, le menu de la maison, repas copieux et substantiel, après lequel nous quittons l'école, accompagnés jusqu'à la rue par la foule des écoliers qui se serrent autour de nous comme pour nous retenir, et nous disent un adieu touchant en clamant, de leurs poitrines vigoureuses, des « hourras! » qui dominent un instant le ronflement de nos machines.

∴

Ces hourras, ils s'adressaient à vous, jeunes gens français. Car les écoliers russes ne se sont jamais lassés de nous interroger sur votre situation, sur le mode de votre travail.

Malheureusement, quand ils nous demandaient :

— Les enfants ont-ils le self-governement chez vous ?

— Travaillent-ils selon le « Dalton Plan » ?

— Vont-ils travailler aux usines plusieurs heures par jour pour se familiariser avec la peine des hommes?...

— Ont-ils un journal, un club?... .

A toutes ces questions, nous, instituteurs des pays « civilisés » d'Europe, nous répondions honteusement :

— Non, nos écoliers n'ont rien de tout cela... Ils vont à l'école non pas pour apprendre à vivre librement, mais seulement pour étudier dans des livres et s'habituer à obéir.

Et ces enfants comprenaient à peine... Ils nous disaient :

— Alors, vous leur raconterez notre vie !...

Oui, leur vie. Mais il faut vous souvenir, enfants, de l'immense effort populaire (1) qui, seul, a permis à ces jeunes Russes de s'élever dans la liberté et la joie, dans la satisfaction d'un travail voulu et aimé.

---

(1) La Révolution communiste qui a débuté en octobre 1917.

Vers le Sud

Le train arrête son bercement. J'ouvre les yeux ; j'écarte les rideaux et essuie la vitre embuée... C'est un quai de gare à peu près désert.

La brume noie encore tous les contours ; les peupliers, derrière les maisons, profilent leurs ombres noires. Je vois comme dans un rêve la file de petites marchandes qui ont étalé le long du quai : le lait, le fromage, les pommes qu'elles vendent aux quelques voyageurs matineux.

Tambov! Depuis plusieurs heures, nous roulons dans la nuit et nous voilà à quelques centaines de kilomètres au sud de Moscou, poursuivant notre voyage vers Saratov et le Volga.

∴

C'est encore, comme aux abords de Moscou, la même profusion de marécages, les mêmes chemins détrempés longeant la voie ; et, de loin en loin, la forêt verte et grelottante.

Une clairière sablonneuse : trois enfants sont là, gardant au bras leur panier à demi rempli de champignons. Ils nous regardent passer tandis que, plus loin, un autre groupe n'interrompt pas même sa recherche passionnante.

Ils ont disparu !

L'humidité se dissipe. Nous parvenons à une région de terre grasse et noire, à peine ondulée. Le chaume des villages apparaît derrière les monticules ; et parfois le dôme éblouissant d'une église signale quelque petite ville.

C'est l'heure où les champs s'éveillent — riches

champs encore parsemés de tas de gerbes ou tout dorés par les fleurs en soleil des tournesols. Des oies s'en vont dans les champs de leur mouvement traînard, au ralenti. Deux fillettes partent au marché voisin, tête recouverte d'un châle rouge et pieds nus dans la boue noire ; elles portent, suspendu par deux courroies derrière le dos, un gros panier de victuailles, soigneusement recouvert d'un linge propre, dont la blancheur contraste avec la grisaille ambiante.

Mais le train file, et, encore une fois, la campagne change d'aspect. Plus aucun bois, plus aucun arbre ; partout les monotones champs que le chaume jaunit et où les maisons se distinguent à peine, comme de grosses meules régulières, du même jaune délavé. Pauvres villages aux maisons de terre et de paille, alignées de part et d'autre d'une très large rue dont la boue, tout au long du jour, est pétrie par les roues des chariots.

Près d'une ferme, on foule le blé, comme dans nos campagnes provençales, avec de beaux chevaux tournant sur l'aire. Un peu plus loin, une batteuse mécanique remue les gens autour d'elle et dépose tout près un immense tas de paille ébouriffée. Sur une autre aire jaune et noire, des paysannes, à coups de bâtons cadencés, égrènent les soleils de tournesols.

Dans un marais, près de la voie, des tas de tourbe sèchent à côté des puisards d'où on l'a extraite. Car il n'y a pas de bois, ici, pour se chauffer durant le rude hiver.

Et toujours, étalés dans la plaine sans fin, les mêmes villages miséreux, qu'injurient çà et là des coupoles imposantes et fières. Sur les rares monticules, deux, trois, quatre moulins à vent — non déchiquetés et vieillis comme dans les plaines flamandes, mais intacts encore, et dont les ailes tournent lentement, formidablement, comme des choses vivantes.

Nous sommes dans les plaines du Volga, de terrible mémoire ; région où ne pousse que le blé, les années où le ciel est clément. Lorsque, comme en 1921, la sécheresse fait jaunir les blés sans épis, c'est la misère et la famine.

Nous pensons naturellement à cela en traversant ces champs immenses, à peu près déserts, où on n'aperçoit que quelques troupeaux disparates de moutons, de vaches, de chevaux.

Nous évoquons les familles affamées tournant désespérément autour de leurs « isbas » dépouillées, où cherchant obstinément, dans les champs ou les bois, les herbes ou les champignons comestibles. Ces tableaux nous reviendront à la mémoire lorsque nous visiterons bientôt cette populeuse « petite ville rouge » de Saratov, où on a recueilli et sauvé un grand nombre de petits paysans en détresse.

Mais faute de place, nous dit-on, on n'acceptait alors, dans les asiles des villes, que les enfants dont les père et mère étaient morts. Si les parents, même amaigris et mourants, avaient pourtant encore les yeux ouverts, l'enfant devait rester près d'eux, et souffrir comme eux. On vit alors des papas, des mamans embrasser une dernière fois leurs enfants et disparaître, noyés dans les eaux tourbillonnantes du Volga, mourir pour que les orphelins soient recueillis et sauvés.

Et pourtant, aujourd'hui, en traversant ces plaines encore parsemées de gerbiers, de chantiers autour des batteuses, de groupes chantant et riant, on ne voudrait pas croire que la famine ait décimé périodiquement les habitants de ce riche grenier.

∴

Quinze heures de train, déjà !

Nous avons laissé derrière nous le soleil bas et brumeux, et les sols détrempés, de la Russie du Nord. Voici le ciel bleu, l'air clair, les collines nues et violettes, le temps doux et libre de notre Midi français. C'est un autre pays, une nouvelle vie...

Saratov ! De jolis jardins multicolores où sèchent tomates et melons annoncent l'agglomération proche. Des pommes et des poires jaunissent sur les arbres encore verts. Voici des maisons plus claires aussi ; dans les rues des costumes légers et libres. Les enfants nous entourent, vêtus de chemises légères, à col largement échancré. C'est un soir doux et limpide ; et le Volga étale devant nos yeux émerveillés un immense lit de sable, comme un panorama de mer.



La petite ville rouge de Saratov

Dès le soir, nous nous rendons à « la petite ville rouge » de Saratov. Les enfants, garçons etfilles, nous attendent, massés en éventail devant la porte ou accrochés aux grilles de la cour.

Encadrés de la foule excitée et joyeuse, nous pénétrons dans la grande salle de réunion, qui sert à la fois pour les assemblées générales et pour les représentations diverses.

Souhaits de bienvenue, exhibition de jeunes gymnastes, chants et musiques, et nous repartons, accompagnés jusqu'à la rue par les six cents petits citoyens qui nous saluent de hourras débordants.

Nous retournons le lendemain matin dans cette si curieuse « petite ville rouge » ; car nous voulons nous pénétrer de sa vie et des possibilités éducatives.

Tout est au travail déjà. Là, des adolescents de quatorze à quinze ans travaillent à la forge ; plus loin, tout un atelier est occupé à remettre à neuf de vieux lits de fer, qui, bien repeints, semblent sortir à l'instant du magasin. En montant l'escalier, nous rencontrons des garçons et des fillettes qui vont et qui viennent, et qui, seuls, semblent avoir été oubliés dans la répartition du travail. Ce sont les élèves de service : pour le balayage, pour la discipline, pour la cuisine.

Voici un atelier de tricotage : une vingtaine de fillettes sont assises devant leur métier à tricoter, les unes tâtonnant encore pour changer les mailles, d'autres faisant prestement jouer les déclics, comme en s'amusant.

Dans la salle voisine, des garçons et des fillettes apprennent la coupe ; d'autres terminent un beau manteau doublé de laine ; des piles de casquettes s'alignent sur un coin de la table. On dirait, ma foi, une vraie ruche.

Pan ! Pan !... Pan ! Pan !... C'est l'atelier de cordonnerie. Les jeunes apprentis, tous à large face tartare et à gros yeux légèrement bridés, sont assis sur leur escabeau, devant la table de travail. Et un professeur adulte circule entre les travailleurs et donne des conseils.

Nous visitons ensuite les classes. Car on ne se contente pas d'apprendre un métier à ces petits orphelins ; on veut faire d'eux des hommes. Ce n'est qu'à partir de douze à treize ans qu'ils entrent en apprentissage. Mais alors même, ils travaillent encore en classe plusieurs heures par jour ; ils participent à l'organisation de l'école ; ils sont les plus actifs artisans des fêtes comme celle qu'ils avaient donnée la veille en notre honneur ; ils vivent pleinement.

Sous leur rude bourgeron de toile bise, nous sentions leur contentement à tous de collaborer à l'intense vie de l'école, de s'instruire et de se préparer à rem-

plir honnêtement dans la société leur rôle d'homme et de citoyen.

Un Club central

La nuit est claire et paisible ; des promeneurs s'attardent dans les rues et regardent avec curiosité nos automobiles surchargés.

Halte ! Voici le *Club central* de la région de Saratov.

C'est un bâtiment spacieux et cossu qui était avant la Révolution une riche maison bourgeoise où quelque rentier désœuvré s'ennuyait au milieu de ses valets.

Nous traversons la salle du *Club enfantin*. Au milieu, une grande table-bibliothèque où les enfants peuvent à loisir choisir leurs livres. Ils sont là quelques-uns, en effet, avec leurs parents. Mais il est tard ; ce n'est pas l'heure des enfants.

Pour l'instant, c'est nous qui admirons ces nouvelles éditions magnifiquement illustrées, de tous formats et pour tous âges. Seulement, comme nous sommes bien ignorants en langue russe, nous faisons comme les tout petits enfants : nous recherchons de préférence les livres qui ont beaucoup d'images — et il y en a de fort beaux. Nous allons nous asseoir à l'une des petites tables semées ça et là dans la salle, et nous cherchons à deviner la joie de vos petits camarades russes à la lecture de ces livres et albums.

Au fond de la pièce, dans un encadrement rouge tout zébré d'inscriptions en lettres noires, le portrait de l'immortel *Lénine* veille sur l'éducation des enfants que, paraît-il, il avait tant aimés !

***

Comme nous montons au premier étage, nous croisons dans l'escalier deux jeunes ouvriers aux vêtements encore tout imprégnés du rude labeur de la journée. Ils redescendent de ce pas lourd et lent des hommes las. Mais ils portent chacun sous leur bras un couple de livres qu'ils serrent amoureusement — symbole touchant de la nouvelle société russe, où l'ouvrier travaille et s'instruit.

Salle de lecture : commodément assis dans des fauteuils, des ouvriers sont là qui lisent les journaux ou feuillettent des livres. La salle est pleine... De temps en temps, un ouvrier se dresse, va dans la salle voisine demander un livre à la bibliothèque, vient se rasseoir et lit, un crayon à la main.

On nous a menés dans les sous-sols de ce Club central ; c'est effroyable ! Je pense malgré moi à ces tas d'obus et de grenades, qui, durant la guerre, s'accumulaient auprès des batteries — engins de mort employés par les hommes pour faire souffrir et tuer d'autres hommes.

Dans ce sous-sol, c'est le même entassement : gros paquets de journaux soigneusement placés, piles de livres à peine déballés et sentant fort l'imprimerie, ballots préparés déjà pour être expédiés dans les autres Clubs de la région de Saratov, étagères incommensurables, toutes garnies de livres. C'est un dépôt comme je n'en avais jamais vu ! et cela, non pas à Moscou et à Leningrad, mais à Saratov, dans une ville de moyenne importance, au milieu de populations rurales dont le Club central va alimenter les salles de lecture.

Œuvre de vie et de culture pour le bien de tous.

Travail scolaire

Nous étions hier au milieu de collègues instituteurs et institutrices qui nous disaient leur joie d'éduquer librement les enfants, de leur apprendre le travail et la vie.

Aussi tenons-nous à visiter quelques écoles pour comparer nos méthodes et dire aussi à nos collègues — et à nos élèves français — comment vivent et étudient les enfants russes.

Au bout d'une allée bordée d'arbres, une maison basse, en briques rouges, ouvre ses fenêtres à l'air et au soleil de septembre.

Il est dix heures et les élèves sont au travail. Nous parcourons les diverses classes, celles des plus jeunes d'abord de huit à neuf ans, où les élèves écoutent une fillette raconter l'emploi de ses vacances. Sa voix claire et ferme est encore toute vibrante du souvenir des travaux, des cris et des jeux à la campagne. Car cette fillette a passé un mois dans un camp de Pionniers : on a fait des excursions, on a aidé au labeur des champs ; on a vu tant de belles choses !.

Dans la deuxième classe on parle aussi des vacances. Cela est passionnant ! Et ce rappel des bons jours passés, cette mise en commun des joies enfantines, semblent prolonger encore, jusqu'à l'école la vie du groupe et de la famille.

Un enfant nerveux, de neuf à dix ans, est allé passer un mois en Crimée. Le veinard ! Mais c'est que, sans doute, il était affaibli et avait besoin, pour se remettre, de l'air pur et du soleil de cette côte d'azur russe qu'est la Crimée. Le gouvernement des Soviets offre à ces petits malades une villégiature de riches... Que de pauvres affaiblis qui s'éteignent lentement dans l'air empuanti de nos villes, ou qui

souffrent du ciel bas ou brumeux du Nord ne profiteront jamais, sur la côte d'azur française, du bon soleil que les riches ont accaparé !...

Ecoutez-le, cet enfant : « Nous avons aidé d'abord à la moisson. Puis le raisin a mûri : nous avons vendangé — et sa bouche semble pleine encore du bon jus de raisin. — Il y avait, tout près de chez nous, une maison de repos pour les paysans. Ils étaient là, très nombreux, vieux ou malades. Nous allions souvent les voir et ils nous racontaient que le château où ils sont aujourd'hui appartenait avant la Révolution, à un riche propriétaire dont ils ont gardé un bien mauvais souvenir. S'il nous voyait maintenant, nous disaient-ils, nous reposer dans sa demeure !

Une fillette arrive du Caucase et ses parents viennent maintenant travailler à Saratov. Elle dépeint à ses camarades le village qu'elle a quitté, les maisons, l'aspect des champs — et ils sont tous là, bouche bée, à imaginer à travers ses paroles, la pensée et la vie d'un enfant du Caucase.

Dans la troisième classe, on s'est surtout préoccupé, durant ces premiers jours, de l'organisation du travail.

Un tableau a été dressé sur lequel, à côté du rôle de chaque commission, on lit le nom des élèves désignés par la classe. On a constitué :

1° Une commission de la bibliothèque qui, par tous moyens — versements coopératifs, dons, souscriptions, — assure l'entretien et le développement de la bibliothèque de la classe.

2° Une commission sanitaire chargée de la propreté de la classe et des élèves.

3° Une commission d'*éducation* veillant plus particulièrement à la tenue et à la politesse.

4° Une commission de *rédaction*, qui recueille les écrits ou dessins pour le *journal mural* de la classe,

qui rédige aussi les divers comptes rendus de visites ou d'excursions.

5° Une commission d'*entretien du jardin et du « coin de la nature »* où poussent fleurs et animaux.

6° Une commission pour la *correspondance*, et notamment pour les relations avec une école de village dont cette classe s'est déclarée *tutrice*. Les petits citadins envoient des livres, des travaux divers à leurs camarades villageois — et souvent, pendant les vacances, quelques-uns d'entre eux vont séjourner plusieurs semaines avec leurs correspondants.

Ainsi se crée une union salutaire entre jeunes ouvriers et paysans.

7° Une commission pour l'*organisation* des nombreuses excursions et promenades.

8° Une commission d'*économie* scolaire qui veille au meilleur emploi des fournitures.

9° Une commission de la *coopérative* pour l'achat de livres, de cahiers, pour l'organisation aussi de repas aux internes et demi-internes, etc...

10° Une commission des comptes et des *statistiques* diverses, qui, à l'école russe, sont à la base de tous les exercices de calcul.

11° Enfin, une commission de la *caisse mutuelle de secours* recueille des fonds pour aider les petits malades et enseigner aussi, par l'action, que, en toute société, l'effort compatissant est nécessaire pour soulager les misères physiques et morales.

Il ne nous suffit pourtant pas de lire au tableau cette belle répartition des tâches. Nous voulons savoir, de la bouche même des enfants, la façon dont ceux-ci comprennent leurs attributions. Nous les interrogeons individuellement. Ils nous répondent d'une voix décidée qui nous laisse beaucoup espérer de cette organisation du travail dans la classe même.

Mais c'est à notre tour, maintenant, d'être interrogés. Tous les élèves se serrent autour de nous. Ils veulent à tout prix que nous leur parlions des enfants d'Europe Occidentale, que nous leur racontions comment vous organisez vos classes, comment vous vous gouvernez vous-mêmes, les belles excursions et les beaux travaux que vous faites ! Car ces enfants, qui se souviennent à peine, comme d'un mauvais rêve, des journées pénibles de la Révolution (1), ne comprennent pas qu'on puisse, en classe, être sans cesse commandé par des maîtres « souverains », qui vous traitent en petits enfants sans cervelle et sans volonté, alors qu'il est si bon de travailler et de s'instruire dans la liberté et la joie.

On nous barre la porte ; nous ne pouvons plus partir !

— Nous voulons correspondre avec des enfants belges, allemands, français, nous disent ces petits russes...

— Mais vous ne comprendrez pas...

— Nous ferons traduire, répond une fillette décidée.

— Mais, savez-vous qu'on nous défendra peut-être de recevoir vos lettres dans nos classes !...

— Oh ! mais nous mettrons les lettres dans de bonnes enveloppes, nous crient-ils ingénuement.

Le carillon sonne ! les élèves partent, non pas en rangs réguliers comme des militaires bien dressés, mais en courant, se pressant ou se battant...

Ils partent comme s'envole une bande de moineaux...

---

(1) La Révolution russe de 1917, qui a détrôné le Tsar et institué le Gouvernement des *Soviets des Ouvriers et des Paysans*.

∴

Les internes se rendent au réfectoire ; nous les y suivons. Ils s'installent par tables de dix, sous la direction d'un guide élu qui veille à l'ordre, à la propreté et à la bonne exécution du service. Nous demandons aux guides quelle est l'étendue de leurs fonctions. Ils nous expliquent cela sans trouble aucun. Ces guides ne sont élus que pour un mois. Tous les samedis, l'Assemblée générale de la classe se réunit pour délibérer sur les faits de la semaine. Tous les mois, on procède aux élections du *comité de classe* et du *comité d'école*.

Les instituteurs conseillent ; ils ne manquent pas de donner leur avis mais ne l'imposent jamais. Les élèves se commandent vraiment, et font ainsi, par la discipline consentie et le travail libre, l'apprentissage d'une vie plus harmonieuse.

Nous partons. Quelques élèves nous suivent, accrochés au bras du directeur. D'autres nous prennent par la main. On voudrait nous garder.

Nous nous éloignons en regardant, émus, s'agiter devant l'école ce vivant feuillage de mains et de chapeaux nous saluant.



LE VOLGA

Départ

Fiévreuse agitation des gares populeuses par les matinées froides !

Car le bateau ne passe pas tous les jours ; et, malgré les longues heures de retard, les voyageurs, craignant de manquer de place, préfèrent attendre des nuits entières sous le hall.

Les premiers venus ont envahi la vaste salle d'attente, à l'abri du vent glacial : les femmes et les enfants sont couchés sur les tas de hardes, enroulés dans des châles et les pieds matelassés de bandes chaudes. Un père, assis, sa tête broussailleuse blottie

Sur le Fleuve

Durant tout un jour, le bateau descend le Volga en suivant attentivement la ligne de plus grand fond.

Sur la rive gauche, on n'aperçoit à perte de vue que le sable laissé par les crues précédentes ; et bien loin parfois, une haie d'arbres que surmonte quelque tour d'église. La rive droite, au contraire, est là, à portée de notre main presque, falaise découpée à pic par les flots et dont la nudité blanche nous accompagnera tout le jour et toute la nuit jusqu'à Stalingrad.

Quelques chantiers apparaissent encore. De gros bassins cylindriques sont posés çà et là, gris et rouges, réserves de pétrole pour les usines environnantes.

Un effroyable vent d'orage entraîne les premières gouttes de pluie; il balaie la crête dénudée et fait tanguer notre bateau comme sur une mer agitée.

De petites villes surgissent derrière des falaises. On se demande de quoi peuvent bien vivre leurs populations. Mais le fleuve coule au pied des maisons et un ravin conduit sur le plateau qu'on sent aride et nu. Des barques de pêcheurs sont amarrées. Par les sentiers crayeux découpés dans les falaises, de populeux troupeaux de moutons descendent de la steppe et viennent boire, guidés par le berger gesticulant. Quelques vaches avec leurs veaux, rassasiés, marchent et jouent sur la grève ; auprès d'eux, des enfants nous regardent passer et reculent devant le remous que produit le bateau.

On accoste à un débarcadère. Quelques voyageurs descendent, leurs sacs sur le dos. Je voudrais les suivre dans leurs demeures et vivre un peu leur vie, faite, comme toutes les vies de travailleurs, de peine et de labeur.

Mais le bateau repart.

La nuit vient; nous glissons entre les rives maintenant sans vie, silencieux et perdus comme au milieu de la mer.

La Steppe

Stalingrad !

Après une courte halte, nous reprenons le train qui nous ramène à Moscou.

Dès les premiers tours de roues, nous voilà dans la *steppe* — plaine sans fin, à peine ondulée, où pousse une herbe revêche et sèche sur le sol sablonneux.

Nous traversons d'abord quelques champs de blé ou d'avoine, et des sillons où des tournesols étêtés se dressent comme des piques flamboyantes.

Puis, c'est la vraie steppe misérable, dont la seule récolte semble être ces pastèques qui jaunissent dans les champs, à moitié cachées sous les herbes. Les paysans les entassent sur leurs charrettes, et, dans les gares où nous nous arrêtons longuement, elles encadrent la voie en belles constructions pyramidales.

Le train va sagement son chemin; mais les villages sont si rares et les gares si éloignées les unes des autres, il y a si peu de trains que ce long stationnement est nécessaire à chaque arrêt.

Sur les quais sont alignés des femmes. des enfants, des paysans qui vendent des pastèques, des pommes, du lait, du fromage...

A chaque station, les voyageurs inondent le quai ; des femmes se rembarquent avec de grosses brassées de pastèques... Tout le convoi mange des pastèques ! Seuls, les marchands de graines de tournesol jouissent d'une faveur semblable. Devant eux les mamans ouvrent tout grand leur sac à provision dans lequel

le marchand verse 6, 7, 10 mesures de graines, de quoi grignoter jusqu'à la station suivante. Et le sol, sur les quais, en est blanc d'épluchures.

Une file inusitée de voyageurs portant leur théière se constitue à la sortie de la gare. Qu'est-ce donc ? L'heure du goûter approche, nous dit-on ; et ces gens-là vont à la distribution gratuite d'eau chaude pour faire le thé. Bientôt, thé, pommes et pastèques feront le repas des voyageurs.

Le train repart ; le petit village s'éloigne ; les maisons brunes se noient au milieu des champs secs et nus. Sur un monticule, trois moulins à vent sont au repos, leurs grandes ailes écartées semblant faire de mystérieux signaux au-dessus de la steppe.

On ne voit bientôt plus ni village ni culture... Nous traversons un désert... Au levant, on devine la coupure de l'immense *Volga*. Mais rien ne vit... Pas même un lapin ou un oiseau !

Si pourtant ! Un troupeau de bœufs, de moutons, de chevaux, que dominent deux chameaux, a eu peur au passage du train. Ils décampent tous, ventre à terre, et le berger désespéré les suit, petit, pauvre, perdu au milieu de la steppe. Il court en agitant un gros bâton, et je crois entendre ses cris — ces mêmes cris de tous les bergers du monde :

— Oh ! Ooh ! At-tchou ! ...Oh ! Ooh !...

∴

Mais au matin suivant, nous avons à nouveau changé de monde. Nous retraversons la riche plaine de terre noire, aux maisons cossues, aux gares puissantes et animées.

Les attelages se suivent dans les chemins défoncés, puis coupent à travers champs, tout humides de

brouillard. De nombreux carrés sont déjà ensemencés.

Et, jusqu'à Moscou, les sillons, les haies et les bois, tournent autour du train qui nous emporte.

Le Retour

Cette fois, c'est bien définitif. Après de chauds serrements de mains, nous avons pris place dans le train cosmopolite ; nous ne remettrons plus le pied sur la terre russe.

Nous aurions tant voulu voir encore !... Mais notre métier nous attend ; il faut rentrer.

Les bois, les bois profonds comme dans les vieux contes, sont presque tous jaunis. On ramasse en hâte les dernières récoltes : les derniers gerbiers de blé ou d'avoine, les betteraves, les pommes de terre. Partout les attelages préparent la bonne terre à blé. Ces villes populeuses, ces gares bourdonnantes, ces champs vivants de gens et de bêtes au travail contrastent avec les steppes misérables que nous traversions naguère.

Par un crépuscule doux, jeunes gens et jeunes filles se promènent sur le quai d'une gare. Nous nous croirions en France si ce n'étaient le langage inintelligible qui rôde autour de nous et les inscriptions russes sur les murs et les affiches.

∴

La frontière approche. Nous nous dirigeons vers Riga et la Baltique. Nous devinons au passage une région terriblement froide où les ammoncellements de neige, l'hiver, doivent ensevelir les rares habitants.

Terrains à peine ondulés, où les forêts de pins et de sapins alternent avec de maigres champs déjà déserts. Les fermes, basses et trapues, s'abritent derrière de hautes barrières de bois et de paille qui les préservent des envahissantes rafales de neige. et permettent aux habitants de sortir du moins de leur maison pour se rendre à la grange attenante.

Quelques gardes rouges apparaissent, et les nombreuses tranchées à peine comblées, les réseaux de fil de fer qui étalent encore à ras de terre leur entrelacement rouillé, nous rappellent les rudes années de lutte qui ont permis le renouveau.

∴

Ra-ta-ta !... Ra-ta-ta !... Ra-ta-ta !...

Depuis deux jours déjà que nous avons quitté Moscou, le train claque et galope. Riga fièvreuse et brumeuse, l'Esthonie dont les prés marécageux rejoignent insensiblement la Baltique ont défilé devant nos yeux.

Le visa apposé sur nos passeports nous apprend que nous sommes maintenant en Lithuanie. C'est le déclin du jour, l'heure des pleins travaux, lorsque les paysans se hâtent pour finir un sillon, ou rentrer les sacs de pommes et de fruits. Le bouvier a arraché, à la charrue, tout un sillon de pommes de terre ; derrière lui, les femmes à genoux, à même la terre, incorporées à cette terre, la fouissent pour chercher les tubercules qu'elles portent dans leur tablier replié.

Près de la voie, le tas de pommes de terre étale son rouge terreux. Des paysans assis trient ces pommes de terre dans des paniers en osier de leur fabrication qui sont gauches, nerveux, mal finis, comme ceux que nous confectionnions dans nos jeunes veillées.

Le soir vient : il me semble entendre le chant des travailleurs monter de la terre embrumée.

La paix descend sur les chaumières cachées derrière les boquetteaux. Dans un champ, une mère prépare la brouette sur laquelle elle va asseoir son marmot, à côté du sac de pommes de terre. Une autre, là-bas, fait rentrer les poules dans les granges. Un enfant s'attarde à garder un troupeau de bœufs blancs et de gros moutons noirs. Mais il est fasciné par les portières grimaçantes de notre train... Qui sait ? Il nous suit peut-être en rêve ? Et pendant ce temps les bêtes s'en vont brouter dans le champ proche le blé qui commence à lever.

Les lampes s'allument aux fenêtres noires... Dans les maisons, les enfants s'assoient à table, mangent puis s'endorment, indifférents au trépignement du train qui nous ramène :

— Ra-ta-ta !... Ra-ta-ta ! Ra-ta-ta !...

C. FREINET.

— *Bar-sur-Loup, 17 juin 1926.*



« *Le livre que Maurice Wullens vient de consacrer à son voyage à travers la Russie soviétique est un des plus sympathiques et des plus instructifs que l'on ait publiés sur l'œuvre constructive du bolchevisme.....*

« *Wullens a la conscience droite et l'esprit révolutionnaire. Il a étudié de près les institutions russes actuelles. Il n'en fait pas que des éloges. Mais il en a pénétré la grandeur et la profondeur; il en a discerné l'avenir fatal et c'est en tant que communiste qu'il revient aujourd'hui parmi nous..... »*

Henri BARBUSSE (*Humanité*, 17-IV-27).

« *Personne n'est plus sympathique que Maurice Wullens, apôtre intelligent, candide, idéaliste,et passionné de la justice et de la paix. On sent en lui une sincérité absolue qui imprègne jusqu'à son style franc et sans apprêt. Il raconte le voyage de vacances qu'il fit en Russie* (1925) *avec plusieurs autres instituteurs délégués par des pays différents, sur l'invitation du syndicat panrusse des Travailleurs de l'Enseignement. Il a vu bien des choses : on lui a montré tout ce qu'il voulait voir. Il a été justement frappé de l'organisation de l'enseignement par l'U. S. R., et il dit son émerveillement, sans restrictions, pour la clarté et la logique des méthodes, pour l'impression d'hygiène morale et intellectuelle autant que physique qu'il a recueilli dans les écoles communistes..... »*

Octave BELLIARD (*Journal du Peuple*, 21-V.-27).

« *De Paris ou de Daoulas, confiné dans un petit cercle de partisans ou dans ses bouquins, il est facile du point de vue de la théorie pure de garder une instransigeance farouche envers les réalisations péniblement ébauchées par les révolutionnaires russes.*

« *Mais quand on met les pieds dans la réalité, qu'on fait corps avec elle, ne fût-ce qu'à titre de voyageur ou d'invité, on revient vite des parti-pris théoriques les plus têtus. On comprend mieux pourquoi les bolcheviks ont dû composer avec les immenses difficultés qui les ont assaillis et mettre un marchepied à leur idéal pour en pouvoir commencer pratiquemnt la réalisation.*

« *C'est ce qui, après bien d'autres, est arrivé à Wullens, ce qui ne veut pas dire qu'il ait admiré sans réserve ce qu'il condamnait hier du haut de sa tour d'ivoire ; on n'admire pas forcément le balai avec lequel on nettoie la maison..... »*

L. C. (*Vie Ouvrière*, 13-V.-27).

« *Aujourd'hui, je ne peux que le faire part de mon émotion en retrouvant aux endroits que je devinais par avance, tant son récit est sincère, les souvenirs communs de cet inoubliable voyage trop vite passé, comme un film, et que les années s'accumulant, chercheront à effacer.*

« *Mais, grâce à ton livre, cela ne sera pas. Il n'est, déjà, que trop certain que beaucoup de visions se sont évanouies, mais tu as su, par un labeur persévérant, aboutir à fixer les traits les plus caractéristiques..... »*

R. G., instituteur à Paris, co-délégué en Russie.

« *J'ai bien reçu votre livre PARIS-MOSCOU-TIFLIS, qui m'a intéressé d'autant plus que, prochainement va sortir mon livre sur le même sujet, et j'ai pu voir qu'en hommes de bonne foi, nous avions fait les mêmes et utiles remarques. »*

J.-F. Louis MERLET.

Mon cher grand ami Maurice en a entendu de toutes les couleurs (c'est bien le cas de le dire !) depuis son retour de Russie. « Il y a tout de même quelque chose de « changé », nous écrivait-il. Aujourd'hui il dit le livre, le récit fidèle de son beau voyage. C'est écrit en phrases familières, prenantes, par cet esprit alerte et cette bonne foi qui en fait un régal. Bien présentée, enrichie de nombreuses et curieuses images, cette œuvre demeurera le plus sincère des témoignages. Pas communiste, Maurice; mais avant tout loyal, il dit ce qu'il a vu et compris. Il n'a pas tout vu. Il ne dit pas que tout est parfait. Mais ce qu'il nous offre est solide et net. Livre à méditer et à garder au bon rayon de la bibliothèque. Et comme çà vit, et comme on y voit le cher garçon qui parle franc..... »

Marcel MILLET (*Le Libéré*, 1-V.-27).

« *Wullens est parti pour la Russie des Soviets avec de multiples préventions* (en 1925). *Il est venu, il a vu et... il a été vaincu. Il nous dit simplement comment il a pris en sa défaite. Il est franc. Il est libre. Il critique, il exprime des doutes sur des questions de détail, et sa conviction sur l'ensemble. Tant pis pour ceux qui ne croient pas, ou ne croient plus à la grandeur de cet ensemble.*

« *Wullens a accompli sa mission de délégué instituteur et de sincère révolutionnaire. Son reportage est fait pour intéresser d'abord les camarades de l'enseignement ; mais*

aussi pour tous ceux qui sont avides de vérités sur la vie en régime prolétarien ».

PARIJANINE (*Humanité*, 4-IV.-27).

« Ce livre simple et pittoresque, cette relation sincère et de bonne foi, que tous nos amis liront avec profit, cette belle publication des Humbles, *tirée à 1.000 exemplaires... est illustrée de curieuses photographies et d'artistiques dessins, tirés de journaux muraux et de cahiers d'élèves ».*

Paul PETITOT (*Etincelle*, 7-V.-27).

PARIS - MOSCOU - TIFLIS

Ce volume de 232 pages, abondamment illustré, préfacé par Henri GUILBEAUX, sera envoyé à tout lecteur des *Humbles*, contre la somme de dix francs, adressée à MAURICE WULLENS, 4, rue Descartes, PARIS-V^e^. — (C/c chèques postaux 380-70 Paris).

DE C. FREINET

Tony l'Assisté

L'Enfance de Minet

1 volume cartonné, 4 fr. 50.
Aux éditions de la Jeunesse, Saumur.

L'Imprimerie à l'Ecole

1 volume, 7 francs.
Ferrary, éditeur, Boulogne-sur-Seine.

L'IMPRIMERIE A L'ÉCOLE

Ecrire ce que l'enfant compose ou raconte spontanément, ce qui donc l'intéresse INTIMEMENT ; lire ensuite ces textes manuscrits, puis IMPRIMÉS, telle devrait être la marche naturelle pour l'apprentissage de la langue à l'Ecole primaire.

Jusqu'à présent, si quelques classes étaient parvenues à la composition intéressante et à la lecture des manuscrits obtenus (par la Polycopie principalement) nul encore n'avait réalisé l'IMPRESSION de ces textes, et la lecture de LA PENSÉE IMPRIMÉE.



"LA LINO"

Brevetée S.G.D.G. - Marque déposée

Centres d'intérêt, libre travail individuel ou par groupes, ne pouvaient pas donner leur plein rendement, car l'élan des élèves était brisé par la nécessité d'apprendre la lecture dans des textes imprimés à l'avance, mais qui ne correspondaient que fort rarement à l'intérêt véritable de la classe.

Depuis le 1^er^ Octobre 1924, il a été réalisé dans des classes L'UNITÉ DE L'ENSEIGNEMENT. Les élèves racontent ou écrivent ce qui les intéresse ; ils composent ensuite à l'imprimerie le texte adopté ; on imprime celui-ci. Et tous lisent enfin, AVIDEMENT, LEUR PENSÉE IMPRIMÉE.

LA LINO est employée dans de nombreuses classes (dont celle de Maurice Wullens) qui ont fait et échangé des "LIVRES DE VIE" (recueils d'imprimés faits par les élèves, même les plus petits), du plus haut intérêt.

C. FREINET.

Ecrire, en se recommandant des *Humbles*, à C. I. N. U. P., 34, rue de la Saussière, BOULOGNE (Seine), tél. 967. Machines à imprimer et caractères de tous modèles.

Du Même Auteur

Aux Éditions de la Revue " **Les HUMBLES** "

Profils de Flandre... et d'ailleurs, préface de HAN RYNER, illustrations de P. LARIVIÈRE (1916). *Epuisé*

La littérature et la guerre, une plaquette (1917). *Epuisé.*

Pages de mon carnet, souvenirs de voyage, de campagne et de captivité (1920). 10 francs.

Littérature et Pognon, avec une lettre-préface à Marcel SAUVAGE (1922). 2 francs.

En marge d'un feuilletoniste, réponse aux calomnies de Henri BÉRAUD (1925). 3 francs.

Aux Éditions du " **MERCURE de FLANDRE** "

EROINES, Balades à travers la vieille carte du Tendre, en compagnie d'héroïques éroïnes modernes, proses illustrées de 14 linos gravés par JEAN CANTRÉ et d'un frontispice gravé par ALBERT DAENENS. 6 francs.

En collaboration avec Marcel MILLET

L'AMOUR TRIOMPHANT, roman-feuilleton d'aventures, publié par l'*Humanité*, non édité en volume.

En PRÉPARATION :

RIDES DU CŒUR, poèmes.

FLANDRE, proses et poèmes.

Deux romans sans titre défini.

MAURICE WULLENS

PARIS - MOSCOU - TIFLIS

Notes et Souvenirs
d'un
Voyage à travers la Russie Soviétique

Préface de HENRI GUILBEAUX

ÉDITIONS
de la
Revue Littéraire des Primaires
" Les HUMBLES "

1927